

D'EUSÈBE DE PAMPHILE

CONTRE LES ÉCRITS DE PHILOSTRATE EN L'HONNEUR D'APOLLONIUS

A PROPOS DU PARALLELE ÉTABLI PAR HIÉROCLÈS ENTRE LUI ET LE CHRIST

1

Objet de la réfutation : le parallèle

Ainsi donc, cher ami, les récits de cet écrivain te paraissent dignes d'admiration, ces récits extraordinaires qui lui servaient à comparer notre Sauveur et Maître avec l'homme de Tyane ? En effet, réfuter les autres arguments contenus dans l'«Ami de la Vérité» – c'est ainsi qu'il a jugé bon d'intituler son écrit contre nous – ne présenterait aucun intérêt actuellement, car ils ne lui sont propres en rien, mais ont été pillés sans vergogne aucune dans d'autres écrits, non seulement quant au fond, mais encore mot pour mot et syllabe pour syllabe. Ces arguments peuvent, il est vrai, recevoir eux aussi la réfutation appropriée au moment opportun; mais virtuellement déjà, et avant même qu'un écrit particulier leur réponde, ils ont été renversés d'avance et convaincus d'erreur dans la totalité des huit livres écrits par Origène contre l'ouvrage de Celse intitulé «Discours véritable», qui est encore plus prétentieux que l'«Ami de la Vérité»; les accusations de cet ouvrage ont fait l'objet d'un examen sans défaut, aussi étendu que nous l'avons dit, par l'auteur susnommé qui, dans une présentation générale de tout ce qui a été dit et sera dit par qui que ce soit sur le même sujet, lui a d'avance réglé son compte; après avoir renvoyé à ces livres tous ceux qui, par amour de la vérité, cherchent à connaître exactement notre doctrine, contentons-nous pour le moment, si tu le permets, d'examiner la comparaison qu'instaure ce traité, l'«Ami de la Vérité», à propos de notre Seigneur Jésus Christ, car nous ne jugeons pas pertinent de combattre le reste des arguments qu'il a dérobés à d'autres auteurs. Seuls les récits concernant Apollonius occuperont notre attention pour le moment, et avec raison, puisqu'aussi bien, seul parmi tous les écrivains qui nous ont jamais attaqués, Hiéroclès a récemment mis au premier plan le parallèle et la comparaison entre cet homme et notre Sauveur.

2

Argumentation du Philalèthès

Ainsi par exemple, il attribue, avec une approbation admirative, les prodiges accomplis par cet homme à une sagesse divine et mystérieuse, et non aux artifices de la sorcellerie, et il est persuadé qu'ils se sont passés réellement tels quels, bien que son affirmation ne s'appuie sur aucune preuve. Écoute donc ses propres paroles : «Ils vont partout redisant à satiété, pour glorifier Jésus, qu'il a permis aux aveugles de voir et a fait d'autres miracles de ce genre.» Ensuite, un peu plus loin, il ajoute : «Examinons cependant combien notre façon à nous d'accepter de tels récits est meilleure et plus avisée, et quelle idée nous nous faisons des hommes dotés de pouvoirs merveilleux.» Et là-dessus, laissant de côté Aristéas de Proconnèse et Pythagore comme trop anciens, il continue ainsi : «Mais au temps de nos propres ancêtres, sous le règne de Néron, a brillé Apollonius de Tyane, qui, dès sa prime jeunesse et une fois devenu, à Aigai de Cilicie, prêtre d'Asclépios l'ami des hommes, a accompli beaucoup de miracles, dont j'omettrai le plus grand nombre et rappellerai seulement quelques-uns.» Ensuite, il énumère ses prodiges en commençant par le premier, après quoi il continue textuellement ainsi : «Pour quelle raison ai-je rappelé cela ? Afin qu'il soit possible de comparer sur chaque point notre propre jugement, rigoureux et assuré, avec la légèreté des chrétiens, puisque nous ne regardons pas, nous, pareil thaumaturge comme un dieu, mais comme un homme comblé des dieux, tandis que ceux-là, pour quelques prodiges, proclament dieu leur Jésus.» A quoi il ajoute plus loin : «Et ce point mérite d'être considéré, à savoir que les actes de Jésus, ce sont Pierre et Paul et quelques autres semblables à eux qui les ont vantés – des menteurs, des ignorants et des charlatans – tandis que l'histoire d'Apollonius, ce sont Maxime d'Aigai, Darois le philosophe, son compagnon de toujours, et Philostrate l'Athénien, hommes des plus cultivés et respectueux de la vérité, qui, poussés par l'amour des hommes, n'ont pas voulu laisser dans l'oubli les actions d'un homme généreux et ami des dieux.» Tels sont les termes mêmes de Hiéroclès, qui a écrit contre nous le traité intitulé «l'Ami de la Vérité».

3

Sources de la Vie d'Apollonius

Or Damis, qui a vécu le plus souvent avec Apollonius, était originaire de l'Assyrie, et c'est là d'abord, dans son propre pays, qu'il se lia avec lui : il a narré les relations qu'il eut dès lors avec le personnage. Maxime, lui, a écrit un récit très bref d'une partie de la geste d'Apollonius. Quant à Philostrate l'Athénien, il dit qu'il a personnellement rassemblé tout ce que l'on racontait, puisant à la fois dans le récit de Maxime, dans celui de Damis, chez d'autres encore, et par là il a fait du personnage la biographie la plus complète de toutes, de sa naissance à sa mort.

4

Supériorité du Christ sur Apollonius

Ainsi donc, s'il est permis de comparer sur chaque point l'insouciance et la légèreté qu'il nous impute avec le jugement rigoureux et assuré de l'«Ami de la Vérité», allons, cherchons à savoir, si tu le veux bien, non pas lequel était le plus divin, ni par quel pouvoir l'un a accompli des miracles plus étonnants et plus nombreux que l'autre; ni comment notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ est le seul dont les Sages qui vivaient avant d'innombrables générations d'Hébreux avaient prophétisé, sous l'inspiration divine, qu'il viendrait chez les hommes; ni comment il a converti tant d'hommes à son exposé de l'enseignement divin; ni comment il s'est acquis des disciples authentiques et réellement véridiques, autant dire prêts à mourir avec empressement pour ses enseignements; ni comment lui seul a institué une école de vie tempérante, même pour le temps à venir; ni comment par sa propre divinité et sa force d'âme il a sauvé tout le monde habité, et maintenant encore, de toutes parts, rallie d'innombrables foules à son divin enseignement; ni comment il est le seul qui jamais, après avoir été traité en ennemi pendant tant d'années par je pourrais presque dire tous les hommes, gouvernants et gouvernés, se soit montré plus fort et beaucoup plus puissant, grâce à son pouvoir divin et mystérieux, que les infidèles qui le persécutaient cruellement : il châtiât sans peine ceux qui, périodiquement, se dressaient contre son enseignement divin, tandis que la doctrine divine fixée et transmise par lui prévalait pour une durée sans fin dans tout le monde habité; ni comment maintenant encore, il manifeste la vertu de sa puissance divine en chassant, par la seule invocation de son nom mystérieux, les démons pervers et mauvais qui assaillent les âmes et les corps des hommes, comme l'expérience même nous l'a prouvé : rechercher de tels faits dans le cas d'Apollonius, voire poser de telles questions, est en effet absurde. Examinons seulement l'écrit de Philostrate, par où nous vérifierons qu'Apollonius n'est pas digne de figurer non seulement parmi les philosophes, mais même parmi les hommes équilibrés et pondérés, encore moins d'être comparé au Christ, notre Sauveur, pour autant qu'on se réfère à l'oeuvre d'un écrivain qui paraît des plus cultivés dans l'«Ami de la Vérité» mais ne respecte pas la vérité. Tel était en effet, pour Hiéroclès, au milieu des autres, Philostrate l'Athénien : à partir de lui nous pourrions aisément nous faire aussi une idée des auteurs restants qui n'ont, bien que des plus cultivés selon lui, jamais réussi pourtant à mettre exactement au point les récits concernant Apollonius. En effet, quand nous aurons parfaitement examiné ces faits, d'une part la condamnation que l'«Ami de la Vérité» - qui a pris possession des tribunaux suprêmes sur l'ensemble de la province - dresse contre les chrétiens, verra clairement établies sa sûreté et, comme il se l'imagine lui-même, sa rigueur, tandis que pour nous, qui passons auprès d'eux pour des insensés, repus d'illusions, seront démontrées ce qu'ils appellent notre insouciance et notre légèreté.

5

Les légendes sur Apollonius en font un sorcier

Un autre, prenant l'offensive, décrirait sans retard et diffamerait comme son adversaire et son ennemi l'homme contre lequel il argumenterait; moi au contraire, mon ami, j'estimais que l'homme de Tyane avait été, sur le plan humain, une sorte de sage, et j'accepterais volontiers de m'en tenir encore à cette idée; et, si tu me le demandais, je t'exposerais mon opinion personnelle à son sujet. Qu'on le classe avec quelque philosophe que ce soit, s'il ne m'importune plus avec les légendes qui circulent à son sujet, passe; mais si quelqu'un avait l'audace de transgresser ces limites et de penser plus haut que la philosophie, que ce soit Damis l'Assyrien ou Philostrate ou quelque autre écrivain ou chroniqueur et si, tout en disant qu'il rejette l'accusation de sorcellerie, il accablait l'homme de faits plus que de mots, en l'affublant de la vie pythagoricienne comme d'un masque, c'en sera fait pour nous du philosophe : nous le tiendrons pour un âne caché sous la peau d'un lion, convaincu d'être un sophiste au vrai sens du terme, mendiant par les cités, et par là-même, à la lettre, un sorcier au lieu d'un philosophe.

Les lois de la nature interdisent à l'homme d'entrer en contact avec le divin

Tu me demandes ce que je veux dire par là et quelles sont les raisons qui m'y poussent ? Sache-le. Des bornes naturelles qui délimitent le commencement, le milieu et la fin de l'existence de l'univers, mesures et règles pour toutes choses – et ce sont elles qui amènent à la perfection, dans son entier ce mécanisme structuré que constitue l'univers – ont été disposées par des lois indissolubles et par des liens indestructibles, et elles conservent la volonté toute sage de la Providence qui administre toutes choses. Ainsi personne ne peut en rien déplacer ni altérer l'ordre de ce qui a été une fois organisé; et une règle de la nature empêche de transgresser la loi divine quiconque a le désir trop hardi de fouler l'au-delà. Ne pourra donc contre sa nature ni le poisson qui vit dans l'eau passer sur la terre ferme et y vivre; ni l'être élevé sur la terre ferme se plonger dans les eaux pour y saluer sa demeure permanente; ni, soulevé par un grand bond, aucun des êtres terrestres monter dans les airs, parce qu'il désire se promener avec les aigles. Et pourtant, ces derniers peuvent même se poser sur terre, en diminuant la force de leur vol vers le bas, relâchant et détendant le travail naturel de leurs ailes – car ceci également a été fixé par des lois divines, que l'être qui s'élève dans les airs puisse en descendre –, sans qu'à l'inverse l'humble habitant de la terre puisse s'élever dans les hauteurs. C'est ainsi que la race mortelle des hommes, dotée d'une âme et d'un corps, est circonscrite aussi par des limites divines. En conséquence, aucun de ceux qui sont sur terre ne saurait jamais traverser l'air avec son corps, au mépris de ce séjour, sans aussitôt payer la rançon de sa folie; ni par une exaltation de l'âme, atteindre en pensée l'inaccessible, sans tomber dans le mal de mélancolie. L'homme serait donc sage, d'une part de déplacer son corps sur terre avec les pieds faits pour cela, d'autre part d'étayer son âme sur la formation philosophique. Il peut aussi prier pour que quelqu'un lui vienne en aide, d'en haut, du séjour céleste, et se manifeste à lui comme un initiateur au salut de là-bas. Voici en effet un exemple de poids : il est normal pour le médecin de visiter un malade, pour le professeur de s'adapter à l'élève qu'il initie aux sciences, et pour l'homme haut placé de se mettre au niveau des humbles, mais le contraire ne l'est pas. Il s'ensuit que si un être de nature divine, qui serait bienfaisant, porteur de salut et providentiel pour les êtres, entrait un jour en relations avec les hommes, aucune raison ne s'y opposerait, car cela aussi est conforme à la règle de la divine Providence : c'est que, selon Platon, Dieu était bon, et en ce qui est bon, nulle envie ne naît à aucun sujet. Ce n'est donc pas seulement des corps que va se préoccuper dans sa bonté le pilote de cet univers, mais beaucoup plus des âmes, auxquelles a été accordé le privilège de l'immortalité et du libre arbitre. C'est bien à elles, capables de le percevoir, qu'étant le maître de toute l'économie et des grâces qu'il dispense pour en faire bénéficier leur nature, il donnera en abondance comme des rayons de la lumière qui émane de lui; parmi ceux qui l'entourent, il enverra les plus proches, de temps à autre, pour le salut et la défense des hommes d'ici-bas, et s'il était donné à l'un d'eux de réussir, celui-ci, en purifiant son intelligence et dissipant le brouillard de sa condition mortelle, pourra être classé comme un être vraiment divin, car il portera en son âme l'imagem de quelque grand dieu. Assurément, un tel personnage mettrait en émoi la race humaine tout entière et illuminerait plus qu'un soleil le monde habité, laissant, même pour le temps à venir, embrasser d'un coup d'œil l'oeuvre de la divinité éternelle, et donnant de la nature divine un exemple qui ne le céderait en rien aux créations tirées d'une matière sans âme. De cette manière, la nature humaine peut entrer en communication avec celle qui est au-dessus de l'homme; mais autrement, il ne lui est pas permis d'outrepasser ses limites, ni avec un corps sans ailes de pratiquer l'art des oiseaux, ni, quand on est un homme, de se mêler inconsidérément des affaires des dieux.

La représentation d'Apollonius par Philostrate

Dans ces conditions, pourquoi donc nous introduis-tu ton Apollonius, mon cher auteur ? Si c'est pour en faire un être divin et supérieur à un philosophe, et, à le dire simplement, d'une nature qui dépasse l'homme, fais-moi le plaisir de te tenir à cette hypothèse tout au long de ton histoire et montre-moi jusqu'à maintenant les effets de sa divinité. N'est-il pas, en effet, absurde que le travail des charpentiers et des entrepreneurs subsiste très longtemps, même après la mort de ces artisans, et se dresse comme un mémorial immortel de ceux qui l'ont construit, mais que, au contraire, une nature divine, après avoir jeté son éclat sur l'humanité, finisse prématurément dans l'obscurité, au lieu de manifester à jamais son excellence; et bien loin de limiter ses pauvres dons à un seul Damis ou à quelques autres parmi les hommes, ne fallait-il pas que sa venue fût l'occasion de bienfaits pour des multitudes innombrables d'hommes, non seulement celles à l'époque desquelles il se manifestait, mais encore les générations futures ? C'est de cette

manière, assurément, que les sages d'autrefois se faisaient des adeptes et des successeurs, en offrant aux hommes l'achèvement vraiment immortel de leur excellence. Mais si tu attribues à cet homme une nature mortelle, prends garde qu'en le dotant de plus de qualités qu'il ne convenait, tu n'aies à payer le prix de ton illusion.

8

Quelques prodiges qui tendent à diviniser Apollonius

En fait, il le représente comme un homme divin et qui s'arroge, dès sa naissance, l'apparence et le masque d'un démon de la mer. En effet, alors que «sa mère était enceinte», à ce qu'il dit, il lui vint une apparition du démon de la mer, Protée, qui, selon Homère, avait le don de se transformer; elle, sans être le moins du monde effrayée, lui demanda de quoi elle accoucherait, et il répondit : «De moi» – «Et toi, qui es-tu, lui demanda-t-elle ?» – «Protée, dit-il, l'Egyptien.» Ensuite il décrit une certaine prairie et des cygnes qui aident la femme à accoucher, sans dire d'où il tient ce récit; car ce n'est certainement pas Damis l'Assyrien qu'il donnera comme sa source. Cependant, un peu plus loin, dans la même histoire il fait dire par Apollonius, comme si ce dernier était de nature divine, ces propres termes à Damis lui-même : «Moi cher ami, je comprends toutes les langues sans en avoir appris aucune.» Et : «Ne t'étonne pas, car je sais même ce que taisent les hommes.» Et il écrit encore que, dans le temple d'Asclépios, il jouissait de l'estime du dieu et possédait, dès sa jeunesse, un don de prescience naturel et inné; qu'il était absolument supérieur aux autres humains du fait même de sa naissance, et il nous le décrit ainsi tout au long de son histoire. En tout cas, après qu'Apollonius se fut enfin libéré lui-même de ses chaînes, Philostrate ajoute : «Ce fut alors pour la première fois, nous dit Damis, qu'il comprit vraiment que la nature Apollonius était divine et supérieure à celle d'un homme. En effet, sans avoir offert de sacrifice – comment l'aurait-il pu dans une prison ? – sans avoir prié, sans avoir dit un seul mot, il avait pu rire de sa chaîne.» Et à la fin, il dit que son tombeau n'a pu être trouvé nulle part sur toute la terre, mais qu'il s'en est allé au ciel avec son corps au milieu des hymnes et des danses. C'est donc avec raison qu'après l'avoir décrit si grand, il affirme que cet homme s'est adonné à «la philosophie de façon plus divine que Pythagore, Empédocle et Platon.»

9

Si Apollonius a le don inné des langues, pourquoi a-t-il besoin de maîtres ?

Inscrivons donc cet homme parmi les dieux, puisqu'il en est ainsi et ne lui refusons pas, par malveillance, le don naturel et inné qu'il avait de comprendre toutes les langues. Mais pourquoi, alors, Philostrate le conduit-il à l'école d'un maître et, s'il n'a étudié aucune langue, le calomnie-t-il en le faisant parler attique par exercice et application, et non de nature ? Car, selon ses dires, «à mesure qu'il avançait en âge, il témoignait d'une solide connaissance des lettres et d'une mémoire sûre, ainsi que d'une grande puissance d'attention, et sa langue était l'attique.» Et, «quand il atteignit quatorze ans, son père le conduisit à Tarse, chez Euthydème de Phénicie, qui était un bon rhéteur et qui le forma, et lui-même s'attachait à son maître.» Ensuite, «il avait pour compagnons d'études philosophiques des Platoniciens, des disciples de Chrysippe et les Péripatéticiens. Il étudiait aussi les leçons d'Épicure, car il ne les dédaignait pas; mais c'étaient les doctrines pythagoriciennes qu'il assimilait avec une sagesse indicible». Telle était l'éducation d'un homme qui n'avait appris aucune langue mais, par une puissance divine, présuait «même ce que taisent les hommes.»

10

Comment expliquer sa compréhension du langage des animaux et sa prescience ?

Un peu plus loin, notre auteur admire jusqu'à quel point Apollonius était venu à comprendre le langage des animaux, et il continue ainsi : «Et il en vint à comprendre le langage des animaux, et, il l'apprit en voyageant, parmi les Arabes, qui connaissent bien ce langage et le pratiquent. On peut en effet entendre cygnes et oiseaux d'Arabie présager déjà de l'avenir, tout comme les oracles. Et ils devinent les animaux en mangeant, les uns disent du coeur, les autres du foie des dragons.» En ce cas, il était bien probable que le Pythagoricien qui s'abstenait de toute nourriture animale et n'osait même pas offrir de sacrifice aux dieux, avait goûté au foie et au coeur des dragons, sous prétexte d'avoir part à la science qui avait cours chez ces gens-là. En effet, comment, après avoir étudié sous de tels maîtres, aurait-t-il pu atteindre leurs réalisations, sinon en cherchant à les imiter ? Nous pouvons donc ajouter encore aux gens déjà catalogués les sages d'Arabie, qui ont enseigné à cet homme la science des augures, science dont, vraisemblablement, il s'inspire plus tard pour prédire ce que le moineau voulait dire quand il invitait les autres à venir manger avec lui et ainsi parut aux assistants accomplir un grand prodige.

Il en est de même pour la lionne fraîchement égorgée avec ses huit petits, qu'il vit le long de la route d'Assyrie : aussitôt il fit le rapprochement que lui dictait sa science et prophétisa la durée de son futur séjour en Perse.

11

Chez les mages : Apollonius prétend tenir de Pythagore sa compréhension des dieux.

Et comme suite de son séjour chez les Arabes, il entreprit aussi de se mettre à l'école des Perses, selon le récit du même auteur. En effet, après avoir interdit à Damis, qui était son seul élève et compagnon, d'aller chez les mages, il y alla seul afin, évidemment, de ne pas partager son étude de la magie avec un ignorant, et il avait avec eux des entretiens savants à midi et aux environs de minuit. En outre, quand il alla converser avec Vardanès le Babylonien, la narration rapporte qu'il parla au roi à peu près en ces termes : «Ma science est celle de Pythagore de Samos, qui m'a enseigné à rendre aux dieux ce culte, à les comprendre, qu'ils soient visibles ou invisibles, et à m'entretenir fréquemment avec les dieux.» Qui pourrait lui concéder cela, alors que Pythagore n'a laissé aucun écrit de ce genre, ni aucun ouvrage secret, qui permît de supposer qu'il s'en est inspiré ? Quant à celui qui lui a enseigné la philosophie pythagoricienne, il n'était nullement meilleur que les Épicuriens, comme l'atteste Philostrate lui-même à peu près en ces termes : «Le maître qui lui enseignait la doctrine de Pythagore n'était guère sérieux et il ne mettait pas sa philosophie en pratique : esclave de son ventre et de sa luxure, il prenait Épicure comme modèle. Cet homme était Euxénos d'Héraclée du Pont; et il connaissait les opinions de Pythagore, comme les oiseaux savent ce que leur apprennent les hommes.» Quelle absurdité de prétendre qu'Apollonius ait pu recevoir de cet homme l'intelligence du dialogue avec les dieux ! Mais admettons qu'il l'ait apprise d'autres maîtres, bien que l'auteur n'y fasse absolument aucune allusion : qui donc parmi ces maîtres faisait-t-il profession de savoir lui-même, pour l'avoir appris de Pythagore, et d'enseigner à d'autres comment comprendre les dieux visibles et invisibles et converser avec eux ? Assurément, ni l'illustre Platon, bien qu'il ait eu part, plus que tout autre, à la philosophie de Pythagore, ni Archytas, ni même ce Philolaos qui a transmis par écrit les entretiens de Pythagore, ni aucun autre parmi les disciples de cet homme, qui ont transmis par écrit à la postérité ses opinions et ses pensées, ne se sont glorifiés d'une telle science. C'est donc d'ailleurs, et non de Pythagore qu'il a acquis ces connaissances et il s'arroge cependant, en affectant des propos solennels, le titre de philosophe. Mais admettant, contre toute probabilité, ce mensonge comme vérité, je ne sais comment il peut prétendre tenir la dite connaissance de notre Samien lui-même, alors que ce dernier est mort une infinité d'années avant lui. Par conséquent, nous devons inscrire à côté des Arabes ce maître qui lui a enseigné la science réputée secrète des dieux. Si donc il était de nature divine, la mention de ses maîtres ne peut qu'être mensonge; en revanche, si cette mention était vraie, alors le récit était faux, et l'allégation de cet écrit, qu'il était né divin, dénuée de vérité.

12

Eusèbe accepte tout ce qui est probable et compatible avec la vérité

Il n'est nullement dans mes intentions de m'informer indiscrètement du fantôme de Protée, ni de demander confirmation à son sujet ou les preuves concernant son histoire ridicule de cygnes qui assistaient sa mère lors de sa mise au monde, et je ne lui réclame même pas de produire un témoin pour la fable concernant les jardins : pour ces détails, en effet, comme je l'ai dit, nous n'aurons pas la caution de Darois, puisqu'il s'est attaché au personnage beaucoup plus tard, à Ninive d'Assyrie. Pour moi, je suis tout prêt à croire les récits qui sont vraisemblables proches de la vérité, et même si certains ont été grossis à l'excès afin de louer un homme de bien, je les tiens pour dignes de foi et acceptables, à l'exception seulement de ceux que remplissent le merveilleux et la divagation. Aucune objection donc, si l'auteur dit que cet homme était d'une famille ancienne, issue des fondateurs, et plus riche, s'il est possible, que tous les habitants de la région; que, dans sa jeunesse, Apollonius non seulement eut les maîtres qu'on a mentionnés, mais encore, s'il lui plaît, qu'il s'est révélé leur maître et leur guide. Qu'en outre, il soit habile aussi dans la vie courante, puisqu'il a arraché à la maladie, grâce à ses excellents avis, l'homme qui était venu au temple d'Asclépios pour être soigné; en effet nous apprenons qu'à un homme affligé d'hydropisie il suggéra un régime d'abstinence bien adapté à son mal, et ainsi lui rendit la santé : dans ce cas au moins, nous devons louer le jeune homme pour son bon sens. Une autre fois, il écarta du temple, comme il est naturel pour quelqu'un d'une perversité notoire, celui qui s'appêtait à offrir un sacrifice somptueux, et il nous le représente en effet comme le plus riche et le plus connu de tous les habitants de la région. Et personne ne verrait d'objection à classer Apollonius parmi les gens chastes, puisqu'il a repoussé avec des insultes un amoureux

qui attentait à sa jeunesse, et qu'il s'est conservé jusqu'à la fin pur de tout rapport avec les femmes, comme nous le dit son histoire. Nous pouvons aussi croire qu'il garda le silence pythagoricien de cinq ans, et la manière dont il l'observa jusqu'au bout est digne d'éloge. Mais tous ces faits et d'autres semblables sont humains, et vraiment proches de la philosophie et de la vérité : aussi puis-je les admettre, car je fais grand cas de la sincérité et de l'amour de la vérité. En revanche, supposer qu'il est d'une nature surhumaine et contredire tout de suite après, en l'oubliant, le postulat que l'on vient de formuler, je pense que c'est blâmable et propre à jeter du discrédit non seulement sur l'auteur, mais beaucoup plus encore sur le sujet du récit.

13

Deuxième livre de la Vie d'Apollonius. Incohérence de ses propos et de sa conduite

Voilà ce qui ressort du premier livre de Philostrate; abordons maintenant ce que contient le deuxième. Le récit prend Apollonius dans ses voyages et le conduit de la Perse à l'Inde. Ensuite, l'auteur fait preuve de maladresse : il nous raconte, comme quelque chose d'extraordinaire, qu'Apollonius ainsi que ses compagnons virent en route une sorte de démon, qu'il appelle empuse, et qu'ils le chassèrent avec des injures; de même il lui fait dire à Damis, alors qu'on leur offrait des animaux pour se nourrir, que, certes, il lui permettait, à lui et à ses compagnons, de manger de la viande, car il voyait qu'il ne leur servait à rien de s'en passer, tandis que cela lui était utile à lui, pour tenir l'engagement philosophique pris dès son enfance. Eh ! quoi, qui ne serait perplexe en apprenant que même celui qu'il semble avoir eu pour seul imitateur de sa vie et qu'il encourageait à la philosophie, il ne l'éloignait pas, comme son ami le plus cher, de la nourriture animale – alors que, selon Pythagore, ce serait une nourriture impure – mais par contre, reconnaissait, pour je ne sais quelle raison, qu'à lui seul elle ne serait pas profitable alors que pour eux, il ne voyait aucun avantage à tirer de l'abstinence ?

14

Pourquoi Apollonius, qui comprend toutes les langues, a-t-il besoin d'un interprète ?

Là-dessus, ce Philostrate qui reçoit témoignage pour son respect de la vérité de la part de l'«Ami de la Vérité», vois quels exemples de vérité il fournit : une fois chez les Indiens, dit-il, Apollonius s'adjoignit un interprète, et dialogua par son intermédiaire avec Phraotès – c'était le nom du roi des Indiens – et celui qui, peu de temps auparavant, comprenait, selon lui, toutes les langues, voilà que, selon le même auteur, il a besoin maintenant d'un interprète. Au surplus, celui qui connaît les pensées des hommes et qui, presque comme leur dieu, «comprend le muet et entend même qui ne parle pas,» voilà qu'il a besoin d'un interprète pour se renseigner sur le genre de vie du roi, et qu'il demande un guide pour son voyage chez les Brahmanes. Entre temps, l'autre qui est roi des Indiens, et en outre barbare de naissance, congédie l'interprète et s'adresse à Apollonius en grec, montrant ainsi sa culture et ses nombreuses connaissances, tandis que lui, même alors, ne s'est pas fait un point d'honneur, comme il l'aurait dû, de prouver qu'il n'ignorait pas, lui non plus, leur langue.

15

Eusèbe ridiculise la prescience d'Apollonius

Au contraire, quand l'Indien parle aussi grec, il est stupéfait, comme Philostrate, logique avec lui-même, à ce qu'il semble, l'écrit dans son livre. En effet, comment s'en serait-il étonné, s'il ne l'avait tenu pour un barbare et n'avait été surpris, du fait qu'il ne se serait jamais attendu à entendre parler grec un tel homme ? Ensuite, comme s'il avait été frappé d'admiration devant la réalisation de quelque miracle et en ignorait encore la cause, «dis-moi, ô roi, s'exclame Apollonius, d'où tiens-tu cette connaissance de la langue grecque ? Et cette philosophie que tu possèdes, d'où est-elle venue ici ? Ce n'est pas, je pense, à des maîtres que tu la rapportes, car il n'est pas non plus, parmi les Indiens, de maîtres en cette matière.» Telles sont les étranges paroles de celui qui expliquait tout par sa prescience, et le roi y répond en disant qu'il a eu des maîtres, et quels ils étaient, et il raconte en détail tout ce qui lui est arrivé en commençant par son père.

16

Apollonius émet un jugement absurde

Ensuite, comme l'Indien avait à rendre, pour certains de ses sujets, un jugement à propos d'un trésor trouvé dans un champ – fallait-il l'attribuer à l'acheteur ou au vendeur du champ ? – on demande son avis à notre philosophe universel, objet de la faveur des dieux et il tranche en faveur de l'acheteur, avec un raisonnement dont voici les propres termes : «Que les dieux

n'auraient pas privé l'un même de sa terre, s'il n'était un méchant homme, et au contraire donné à l'autre même ce qui était dessous, s'il n'était meilleur que le vendeur.» On peut donc conclure, à l'en croire, en regardant les gens bien pourvus et plus riches que les autres, fussent-ils les plus vils et les plus abjects, comme trois fois heureux et aimés des dieux, mais seuls les plus pauvres comme des malheureux et les misérables, fussent-ils Socrate, Diogène, ou le fameux Pythagore en personne, ou tout autre, les plus sages et les plus justes de tous les hommes. En effet, quiconque suivait ce raisonnement pourrait dire que, d'après lui, les dieux n'auraient pas enlevé aux pauvres, c'est-à-dire aux hommes qui se sont distingués dans la philosophie, jusqu'au minimum vital, s'ils n'avaient pas eu un caractère tout à fait méprisable, en même temps qu'ils n'auraient pas pourvu les plus intempérants dans leurs moeurs de biens en abondance, même du superflu, s'ils ne s'étaient montrés meilleurs que les premiers : n'importe qui peut voir l'absurdité de cette conclusion.

17

Troisième livre de la Vie d'Apollonius. Invraisemblance des récifs concernant les Brahmanes

Voilà ce que nous avons retenu du second livre; passons maintenant au troisième pour examiner les récits qui concernent les célèbres Brahmanes. C'est là que les «Merveilles d'au-delà de Thulé» et tout autre récit prodigieux jamais inventé par les mythologues apparaîtront tout à fait dignes de foi et véridiques, en comparaison de cette histoire; cependant, elle mérite que nous y appliquions notre esprit, puisque l'«Ami de la Vérité» a l'audace de nous attribuer à nous insouciance et légèreté, mais à lui et à ses semblables, un jugement rigoureux et bien appuyé sur l'intelligence. Vois donc de quels miracles il se vante, quand il préfère à nos divins évangélistes Philostrate, comme un homme non seulement des plus cultivé, mais encore très soucieux de la vérité.

18

Le merveilleux dans le voyage chez les Brahmanes

Pour commencer, lors du voyage d'Apollonius chez les Brahmanes, on lui amène une femme qui a la peau très blanche de la tête aux reins, mais noire pour le reste du corps. Puis, à mesure qu'ils avancent sur la route qui mène chez les Brahmanes, les montagnes sont plantées de poivriers, et ce sont des singes qui les cultivent; et il y a des dragons d'une taille extraordinaire, dont la tête lance des torches de feu : si l'on parvenait à les tuer, dit-il, on trouverait sur leur tête des pierres merveilleuses semblables à celle de Gygès dont il est question chez Platon. Tout cela avant d'atteindre la colline des Brahmanes. Puis quand ils l'eurent atteinte, ils virent là un puits d'eau sulfureuse extraordinaire et, à côté, un cratère de feu d'où jaillissait une flamme couleur de plomb, ainsi que deux jarres de pierre noire, l'une contenant des pluies, l'autre des vents, que les Brahmanes distribuent aux gens de la contrée qu'ils veulent favoriser. Mais ils trouvèrent aussi chez eux des statues d'Athéna Polias, d'Apollon Pythien, de Dionysos Lénéen, et d'autres dieux grecs. Iarchas était le nom de leur maître à tous, et ils le virent assis sur un siège très élevé, non point à la manière d'un philosophe, tant s'en faut, mais plutôt dans l'attitude d'un satrape. Ce siège était de bronze noir et décoré d'images en or, telles que peuvent, vraisemblablement, en façonner les philosophes quand ils travaillent péniblement avec le feu et le fer comme de laborieux artisans, ou encore quand, à la manière des faiseurs de prodiges, ils font se mouvoir d'elle-même leur oeuvre; les sièges des autres maîtres qui lui étaient inférieurs, étaient, d'après le récit, en bronze mais sans ornements et moins élevés. Car il fallait sans doute absolument qu'à la façon d'un tyran, celui qui enseignait une philosophie si divine fût honoré du privilège d'avoir des ornements et de l'or.

19

Eusèbe ironise sur la prescience de Iarchas

Dès que Iarchas vit Apollonius, nous dit Philostrate, il le salua en grec par son nom, et lui demanda la missive qu'il lui apportait de la part de Phraotès : grâce à sa prescience, il l'avait déjà prévue et pour montrer le caractère inspiré de cette prescience, il déclara par avance qu'il manquait une lettre dans la missive, un delta; et il commença, dès ce premier entretien, vulgairement comme un nouveau riche, à étaler la supériorité de sa prescience, en énumérant le père et la mère d'Apollonius, sa famille, son enfance et son éducation, ses voyages périodiques à l'étranger et sa marche pour arriver jusqu'à lui, ce qu'il avait fait pendant cette marche et ses conversations. Ensuite, ce merveilleux écrivain dit lui-même que les Brahmanes, ainsi qu'Apollonius, après s'être oints d'un onguent couleur d'ambre, prirent un bain et formant pour ainsi dire un choeur, frappèrent de leurs bâtons le sol; alors celui-ci s'enfla et les projeta de deux

coudées en l'air, et ils se tinrent soulevés en l'air même pendant un certain temps. Il dit aussi qu'ils tiraient du feu du soleil, quand ils le voulaient, sans effort. A ces prodiges le conteur de merveilles en ajoute un autre : quatre trépieds pythiques, qui se mouvaient d'eux-mêmes, s'avancèrent en tournant – il va jusqu'à les comparer à ceux d'Homère – et sur ces trépieds, il place des échantons de bronze pour servir la boisson, au nombre de quatre. Il ajoute encore que la terre étendit d'elle-même du gazon sous leurs pieds. Deux des trépieds, dit-il, versaient du vin, et les deux autres fournissaient en mélange l'un de l'eau chaude, l'autre de l'eau froide. Quant aux échantons de bronze, ils puisaient un mélange tempéré de vin et d'eau, et faisaient circuler les coupes, comme lorsqu'on boit en compagnie.

20

Crédulité de Hiéroclès

Telles sont les histoires que Hiéroclès, à qui ont été confiés les tribunaux suprêmes sur l'ensemble de la province, estime, après une vaste enquête, véritables et dignes de foi et, en même temps qu'il condamne notre excès d'insouciance et de légèreté, il croit lui-même de tels prodiges quand il les trouve chez Philostrate, et fanfaronne en propres termes : «Examinons en vérité combien notre façon d'accepter de tels récits est meilleure et plus avisée, et quelle idée nous nous faisons des hommes dotés de pouvoirs merveilleux.»

21

Scène de beuverie chez les Brahmanes

C'est à l'occasion d'un tel banquet, selon le même Philostrate, qu'un roi qui séjournait en Inde est représenté en train de boire avec les philosophes, et il raconte que ce roi insulte la philosophie avec des railleries d'ivrogne, qu'il s'enivre en leur présence au point de lancer un défi au Soleil par manière de fanfaronnade; et nous lisons une fois de plus qu'Apollonius apprend l'histoire de ce personnage par l'intermédiaire d'un interprète, et dialogue encore avec lui en prenant l'archas pour truchement. Comment ne pas trouver étonnant qu'un homme, si insolent et d'une telle inconvenance, puisse s'enivrer et manifester son ébriété devant de tels personnages, lui qui n'était même pas digne de se présenter au foyer des philosophes, encore moins à celui d'hommes égaux aux dieux ? Mais qu'est-ce qui me prend de dire ces personnages égaux aux dieux et de les enivrer de leur dignité ? Ceci : comme Apollonius leur demandait ce qu'ils pensaient être, «Des dieux,» dit l'archas, lui qui, en sa qualité de dieu sans doute, d'une manière très peu philosophique, tant s'en faut, et pas davantage, certes, conforme à la dignité du dieu qu'il affirmait être, donna l'exemple aux autres buveurs en se penchant sur la coupe qui, selon notre auteur, à mesure qu'elle les abreuvait tous largement, se regarnissait comme les sources mystérieuses pour ceux qui y puisent.

22

Intelligentes et merveilleuses questions d'Apollonius

Après quoi, il y eut des conversations générales et des discussions sérieuses des philosophes, au cours desquelles l'archas leur apprit que son âme avait été autrefois dans un autre corps d'homme, celui d'un roi, et qu'ainsi, il avait accompli tel et tel exploit; Apollonius, lui, leur dit qu'il avait été le capitaine d'un navire égyptien, et quelles performances il avait réalisées; et de chacun provenaient des questions et des réponses, qui, du point de vue de la sagesse, ne méritent nullement qu'on les rappelle. D'après Philostrate, Apollonius demanda s'il y avait chez eux de l'or liquide – intelligente et merveilleuse question ! – et il posa des questions sur les hommes qui habitent sous terre, entre autres les Pygmées et les Pieds d'Ombre; et il demanda s'ils avaient chez eux un animal à quatre pattes, appelé martichoras, dont la tête ressemble à celle d'un homme, qui est comparable à un lion pour la taille, et dont la queue porte des poils longs d'une coudée et piquants comme des épines, qu'il lance comme des flèches sur les chasseurs. Telles sont les questions qu'Apollonius posa, selon Philostrate, et l'archas le renseigna sur les Pygmées, disant qu'ils habitaient bien sous terre, mais passaient leur vie sur l'autre rive du Gange; et quant aux autres choses, elles n'existaient pas.

23

Exploits prodigieux des Brahmanes

Là-dessus, Philostrate nous décrit une laine, que leur fournit la terre pour être la matière de leur vêtement, car ces philosophes, bien évidemment, vont et viennent devant un métier à tisser et s'appliquent à la confection de leur vêtement en filant la laine – il ne s'est introduit en effet chez

eux personne du sexe féminin – à moins que Philostrate ne veuille dire que, par un prodige, cette laine s'est transformée d'elle-même pour eux en un vêtement sacré. Il dit aussi que chacun d'eux porte un bâton et un anneau doué d'un pouvoir mystérieux. Vient ensuite une série d'exploits prodigieux du Brahmane : comment par le moyen d'une lettre il fit revenir à lui un possédé du démon; comment en massant un boiteux il guérit sa hanche; comment il permit à un aveugle de voir et à un homme dont la main était inerte, d'en retrouver la force.

24

Invraisemblance des récits de Philostrate

Que soit comblé de biens un auteur qui nous tire ainsi d'embarras ! Nous ne doutons pas, en effet, que ces histoires aussi sont vraies, quand, après avoir décrit des tonnerres et des vents gardés dans des jarres, des trépieds de pierre avançant d'eux-mêmes et des échansons de bronze qui font circuler les coupes, son insistance sur la véracité de ces récits et de tout le reste montre au grand jour et trahit leur caractère fabuleux.

25

Philostrate condamne la magie des Brahmanes mais cherche à en disculper Apollonius

En outre, d'après Philostrate, Damis avait dit qu'Apollonius le tenait à l'écart quand il avait des discussions philosophiques avec larchas et qu'Apollonius avait reçu de ce dernier sept anneaux désignés par les noms des astres, et qu'il les portait tour à tour le jour correspondant. Voilà ce qu'a dit celui qui est considéré par l'«Ami de la Vérité» comme très respectueux de la vérité; cependant, plus loin dans son écrit, comme s'il condamnait les Brahmanes pour cause de sorcellerie et se montrait soucieux d'en disculper Apollonius, il ajoute textuellement : «Quand il vit chez les Indiens les trépieds, les échansons et tous les autres automates, dont j'ai dit qu'ils entraient d'eux-mêmes, il ne demanda pas comment on les fabriquait, et n'éprouva pas le besoin de l'apprendre; s'il les louait, il ne désirait pas les imiter.» Et comment, eh ! toi, ne le désirait-il pas, lui qui prenait soin d'exclure Damis de leurs conversations philosophiques et pensait devoir cacher à son seul compagnon ce qu'il y faisait ? Comment ne désirait-il pas les imiter, lui qui acceptait les sept anneaux nommés d'après les astres, et jugeait nécessaire de les porter toute sa vie au jour correspondant, alors qu'ils avaient, comme tu le dis toi-même, un pouvoir mystérieux ? Mais si nous concédons le fait qu'il ne désirait pas les imiter, il est clair que ce refus se rapportait à leurs agissements mauvais. Comment alors pouvait-il les louer à propos d'artifices où il ne désirait pas les imiter ? Et s'il les louait comme doués d'un pouvoir divin, pourquoi ne pas imiter ce qui était digne de louanges ? Cependant, nous dit Philostrate, après son séjour chez eux, comme Apollonius revenait avec ses compagnons, ils arrivèrent au pays des Orites, où ils trouvèrent des rochers de bronze, du sable de bronze, et de bronze aussi les alluvions apportées par les rivières.

26

Quatrième livre de la Vie d'Apollonius Comment expliquer les miracles d'Apollonius ?

Tout cela concerne le troisième livre; passons maintenant à ce qui suit. Philostrate dit que, revenant du pays des Indiens en Grèce, Apollonius fut proclamé l'associé des dieux par les dieux eux-mêmes, puisqu'ils lui envoyaient les malades pour qu'il les guérît; et vraiment, comme s'il l'avait fait revenir de chez les Arabes, les mages et les Indiens, transformé en un être miraculeux et divin, Philostrate commence là les récits de ses miracles. Et pourtant, on pourrait dire raisonnablement que, si vraiment il avait une nature plus divine qu'humaine, il aurait dû, depuis longtemps, et pas seulement à ce moment-là, avant d'avoir rencontré d'autres sages, commencer ses miracles, et il lui aurait été inutile de prendre tant de peine pour acquérir le grand savoir des Arabes, des mages et des Indiens, s'il était vraiment celui que l'hypothèse de Philostrate laisse supposer; en tout cas, le voilà, si du moins on se réfère à l'écrivain ami de la vérité, prêt à montrer la sagesse où il continue de si grands maîtres.

27

Les prédictions d'Apollonius

D'abord, comme s'il tirait son inspiration des Arabes et de leur science augurale, il interprète pour l'assistance ce que le moineau voulait dire quand il invitait les autres à venir manger avec lui; ensuite, il a le pressentiment de la peste et en avertit les Éphésiens. Il présente lui-même l'explication de ce pressentiment dans son apologie à Domitien; comme celui-ci lui demandait d'où il tirait sa prédiction : «Parce que, dit-il, j'use d'un régime très léger, Seigneur, j'ai senti le premier le danger.» Et le récit comporte un troisième miracle qu'il aurait accompli : rien de

moins qu'écarter la peste; quoique l'auteur ait eu soin de ne pas placer cette histoire parmi les chefs d'accusation retenus à la fin contre lui, parce qu'il ne lui était pas possible, à ce qu'il semble, de réfuter l'accusation par une défense, néanmoins, si tu le permets, mettons cette histoire nous-mêmes en pleine lumière et nous en ferons ainsi la critique. Car si quelqu'un peut mettre en doute que l'essentiel du récit est mensonger et véritablement plein de sorcellerie, la manière dont il est fait le convainc d'erreur. En effet, l'auteur prétend qu'on vit la peste sous la forme d'un vieillard, un mendiant vêtu de guenilles; quand Apollonius eut ordonné de le lapider, l'homme commença par lancer du feu de ses yeux et ensuite, lorsqu'il eut été écrasé sous les pierres, il apparut sous la forme d'un chien réduit en bouillie et crachant de l'écume, comme le font les chiens enragés. Et Philostrate écrit qu'Apollonius a mentionné aussi cet épisode dans son apologie à l'empereur Domitien, en ces termes : «Car l'apparence de cette peste – elle avait pris l'aspect d'un pauvre en train de mendier – je l'ai perçue et l'ayant perçue, je l'ai vaincue, non pas en faisant cesser la maladie mais en la supprimant.» Qui donc, après cela, ne rirait aux éclats devant cette action miraculeuse de notre thaumaturge, en apprenant que la peste est de nature une créature vivante que l'on peut voir et qui tombe sous les jets de pierres, qu'elle est réduite en bouillie par les hommes et crache de l'écume, alors qu'elle n'est rien d'autre qu'une corruption et une pollution de l'atmosphère, quand l'air environnant est changé en quelque chose de malsain composé d'exhalaisons nuisibles et malfaisantes, comme une théorie médicale nous l'enseigne ? En outre cette histoire de peste fantôme peut être discréditée, puisque le récit nous dit que la peste s'abattit seulement sur la ville d'Éphèse et non pas sur les confins, ce qui n'aurait pu se faire si l'air environnant était vicié. En fait, il est évident que le fléau ne pouvait être limité à l'air d'Éphèse et l'avoir seul contaminé.

28

Apollonius ne s'adonne-t-il pas à la nécromancie ?

Le quatrième prodige qu'il relatait concernait l'âme d'Achille, qui apparut près de son propre tombeau d'abord vêtue d'une chlamyde et haute de cinq coudées, ensuite avec la taille de douze coudées; elle accusait les Thessaliens de ne pas lui offrir les sacrifices funèbres, comme c'était la coutume, et éprouvait encore du ressentiment contre les Troyens pour les torts qu'ils avaient eus à son égard; elle invitait Apollonius à lui poser cinq questions, celles qu'il voudrait et que les Moires lui permettraient. Ainsi, celui qui sait tout et se vante de sa prescience des choses futures ignore encore si Achille a reçu une sépulture et si les thrènes des Muses et des Néréides se sont fait entendre pour lui; il interroge Achille à ce sujet, s'enquiert si Polyxène a été égorgée sur sa tombe et si Hélène est venue à Troie : questions d'importance, graves assurément et qui incitent à la vie philosophique du héros ! En outre, il s'étonne qu'il y ait eu autant de héros chez les Grecs à la même époque, et que Palamède soit arrivé à Troie. Vraiment, que lui, le confident des dieux visibles et invisibles, ait de telles ignorances et pose de telles questions, n'est-ce pas une honte ? A moins que par hasard, puisqu'il le représente en relations avec les morts, l'auteur ne donne un tour insignifiant à ses questions, pour lui éviter le soupçon de paraître s'intéresser inconsidérément à ce qui est illicite; en effet, il le montre alléguant pour sa défense qu'il n'y avait aucune espèce de nécromancie dans la manière dont le spectre lui était apparu. «Car ce n'est pas en creusant une fosse comme Ulysse, dit-il, ni en attirant les âmes avec le sang des agneaux, qu'il est entré en conversation avec Achille, mais en lui adressant les prières que les Indiens affirment devoir employer à l'égard des héros.» Et c'est cela dont se vante maintenant auprès de son compagnon celui qui, selon le témoignage de notre auteur, n'a rien appris des Indiens, ni convoité leur sagesse !

29

C'est un mauvais démon qui est apparu à Apollonius

Pourquoi donc alors, eh ! toi, si ce n'était pas curiosité malsaine, n'avoir pas fait participer Damis, ton seul, véritable et unique compagnon, à cette vision et à cet entretien extraordinaires ? Pourquoi ne pouvait-il pas non plus faire cela de jour, mais la nuit, à une heure indue, et seul ? Pourquoi, aussi, les cris du coq éloignaient-ils l'âme du héros ? «Il s'en alla, dit-il, dans un éclair de faible intensité, car déjà les coqs se mettaient à chanter.» Ce sont les mauvais démons, sans doute, qui trouveraient le moment favorable et l'heure appropriée aux entretiens magiques, plutôt que l'âme d'un héros qui, libérée de la matière grossière du corps, doit nécessairement être bonne et toute vertueuse. En tout cas, le démon évoqué là est représenté avec des sentiments méchants et envieux, et une humeur irascible et mesquine. Ne se montre-t-il pas tel, celui qui écarte Antisthène, un jeune homme plein de zèle qui cherchait à devenir le compagnon du philosophe Apollonius ? En effet, Achille exige qu'il ne l'initie pas à sa philosophie, et en donne la

raison : «Il est par trop descendant de Priam et ne cesse de chanter les louanges d'Hector.» Et comment ne serait-il pas irascible et mesquin, celui qui s'irrite contre les Thessaliens parce qu'ils ne lui offrent pas de sacrifices, qui ne se réconcilie pas avec les Troyens parce qu'une infinité d'années auparavant ils l'ont offensé, et cela bien qu'ils offrent des sacrifices et fassent sans arrêt des libations, mais, par contre, ordonne à Apollonius de restaurer le tombeau de Palamède qui, avec sa statue, était tombé en ruines ?

30

Apollonius chasse les démons l'un par l'autre

En vérité, les cinquième et sixième miracles ne nécessitent pas, par leur contenu, une longue discussion pour prouver la facilité du résultat. Car Apollonius, comme on le dit, chasse les démons l'un par l'autre : le premier sort d'un jeune homme licencié, tandis que le second se déguise en prenant la forme d'une femme, et à ce démon notre grand sage donne les noms d'empuse et de lamie. Quant à la jeune fille qu'à Rome, plus tard, il ramena de la mort à une seconde vie, l'histoire en a paru tout à fait incroyable à Philostrate lui-même, et nous pouvons la rejeter. En fait, il hésite et doute si, après tout, quelque étincelle de vie ne subsistait pas dans la jeune fille à l'insu de ceux qui lui rendaient les derniers devoirs; car on raconte, dit-il, «que le ciel laissait tomber une pluie fine et qu'une vapeur s'élevait de son visage.» Et en effet, si vraiment un tel miracle lui-même avait été accompli en pleine Rome il n'aurait pu échapper d'abord à l'Empereur et à tous les magistrats qui sont sous ses ordres, ni surtout au philosophe Euphratès qui était à cette époque-là à Rome et dont il est raconté par la suite qu'il lança contre lui l'accusation de sorcellerie. Car cela encore, si c'était vraiment arrivé, se serait ajouté aux autres charges dressées contre lui par l'accusateur. Ce sont là, et là seulement, les exploits les plus importants et les plus caractéristiques accomplis par Apollonius; mais il y en a une infinité d'autres dans l'écrit de Philostrate où il attribue les prophéties et les prédictions d'Apollonius à un don de prescience; et nous apprenons qu'à Athènes, quand il voulut être initié aux mystères d'Éleusis, le prêtre du lieu l'écarta, disant qu'il n'était pas un sorcier et ne révélerait pas les mystères d'Éleusis à un homme qui n'était pas pur dans ses rapports avec les dieux. Il est aussi question d'un personnage qui mendie avec impudence en parcourant Rome, et reprend pour un salaire les chants de Néron sur sa cithare; et le plus grand des philosophes, à ce qu'on nous dit, par crainte de Néron, ordonne à ses compagnons de lui donner une aumône pour cette sage occupation.

31

Cinquième livre de la Vie d'Apollonius. Véracité de l'accusation de sorcellerie

Voilà ce que contient le quatrième livre de l'histoire d'Apollonius; dans le cinquième, après avoir fait quelques récits concernant sa prescience et manifesté de l'admiration, Philostrate ajoute textuellement : «Qu'il prédisait les événements de cette sorte grâce à une inspiration divine, et que l'on a tort de regarder cet homme comme un sorcier, c'est ce que prouve clairement ce que j'ai dit. Mais examinons également ceci : les sorciers, que je considère, pour ma part, comme les plus infortunés des humains, ont recours tantôt à l'évocation des esprits par la contrainte, tantôt à des sacrifices barbares, tantôt à des incantations ou à des onctions et prétendent ainsi changer le cours du destin; Apollonius, lui, se soumettait aux décrets des Moires et prédisait les choses telles qu'elles devaient nécessairement se passer, et il les prédisait non par sorcellerie, mais d'après les signes envoyés par les dieux. Et quand il vit chez les Indiens les trépieds, les échansons et tous les automates dont j'ai dit qu'ils entraînent d'eux-mêmes, il ne demanda pas comment on les fabriquait et n'éprouva pas le besoin de l'apprendre; s'il les louait, il ne désirait pas les imiter.» Quand Philostrate dit cela, il est clair qu'il désigne les fameux philosophes de l'Inde comme des sorciers. En effet, quand il argumente à propos des sorciers, il les mentionne aussi et il dit que leurs prétendus prodiges sont des artifices mais que son héros se tient à l'écart de leurs artifices de ce genre comme immoraux. Par conséquent, s'il s'avère qu'Apollonius lui-même désigne ces Indiens comme des dieux et leur donne le titre de maîtres, le moment est venu de le soumettre, lui aussi, aux accusations que l'on porte contre ses maîtres. Ainsi on lui fait tenir auprès des Égyptiens qu'on appelle Gymnosophistes les propos que voici : «Je ne crois pas avoir cédé à un sentiment déraisonnable en me laissant séduire par une philosophie bien ordonnée, que les Indiens ont préparée pour être présentée et amenée en scène sur une machine élevée et divine. Que j'aie eu raison de les admirer, raison de les considérer comme sages et bienheureux, c'est le moment pour vous de l'apprendre.» Et un peu plus loin, il dit : «Ceux-ci, en effet, sont des dieux et ils sont ornés des dons de la Pythie.» Et on lui fait tenir à Domitien ces propos : «Quelle guerre soutiens-tu donc contre les Indiens larchas ou Phraotès, que seuls parmi les hommes, je

considère comme des dieux et juge dignes de ce titre ?» Après avoir en d'autres passages semblables désigné les personnages susdits comme des dieux et les maîtres de cet homme, et admis qu'il a reçu d'eux les anneaux en question, le récit maintenant les oublie et ne voit pas qu'en diffamant les maîtres, il diffame avec eux le disciple.

32

Vantardise d'Apollonius

Plus loin dans son écrit, il met en scène un joueur de flûte, et il rapporte longuement, comme s'il s'agissait de la plus importante et de la plus subtile des sciences, qu'Apollonius parle avec un grand sérieux et force détails des modes musicaux de la flûte. En outre, il relate comment l'empereur Vespasien adressa des prières à Apollonius comme s'il était un dieu : Vespasien dit à Apollonius sur un ton de prière : «Fais-moi roi,» et Apollonius répondit : «C'est fait.» Qui ne réprouverait avec raison pour sa vantardise une expression si proche de la démence, quand celui qui s'enorgueillit d'être déjà lui-même un dieu et un faiseur de rois est le capitaine d'un navire égyptien ? Car c'est Apollonius en personne qui nous a informés un peu auparavant, dans ses conversations avec l'Indien, que son âme avait été celle d'un capitaine.

33

Inconséquence d'Apollonius

A ce même empereur qui lui demandait de lui indiquer ceux des philosophes qu'il jugeait capables d'être les conseillers de sa politique, il répond textuellement : «Voici, en ces matières, de bons conseillers; et il montrait Dion et Euphratès qui ne s'étaient pas encore querellés avec lui.» Et encore : «Ô roi, dit-il, Euphratès et Dion, que tu connais bien depuis longtemps, sont aux portes du palais et ils ne sont pas sans se préoccuper de ce qui te concerne. Invite-les donc aussi; partager notre conversation, car ce sont tous deux des hommes sages.» A quoi Vespasien répondit : «Je laisse mes portes grandes ouvertes aux sages.» Bravo pour la prescience de notre héros ! A ce moment-là, Euphratès était bon et sage, parce qu'il ne s'était pas encore querellé avec lui; mais quand ce sera fait – et ce ne sera pas long – vois ce qu'à son sujet le même personnage écrit à Domitien : «Assurément, si tu veux savoir ce que peut obtenir un philosophe qui flatte les puissants, regarde les richesses d'Euphratès : les richesses qu'il a tirées de là, que dis-je ? ce sont des fontaines de richesses, et voici qu'il parle des banques en trafiquant, en courtier, en percepteur, en usurier; rien ne lui est étranger de ce qui s'achète ou de ce qui se vend; il est toujours incrusté aux portes des puissants, il se tient devant elles plus longtemps que les portiers, et ceux-ci l'ont bien souvent écarté, comme on fait de chiens affamés; jamais il n'a donné une drachme à un philosophe, mais il enferme maintenant ses richesses, gorgeant de l'or d'autrui cet Égyptien-là et aiguisant contre moi une langue qui mériterait d'être coupée. Mais je t'abandonne Euphratès : à moins que tu n'aimes les flatteurs, tu trouveras l'individu pire que je ne le décris.» Assurément, celui qui garantit au père, Vespasien, qu'Euphratès est sage et bon, puis, devant le fils, l'invective en pareils termes, peut être convaincu, c'est évident, de flatter et de blâmer la même personne. Comment donc celui qui possédait la science de l'avenir ne savait-il pas quel était le caractère d'Euphratès, ni quel il serait ? Car ce n'est pas la première fois, mais déjà sous Vespasien même il tend à lui imputer le plus pervers des caractères. Pourquoi alors recommandait-il un tel personnage à l'Empereur au point que, sur ses recommandations, les portes du palais lui étaient, toutes grandes ouvertes ? Mais c'est qu'il est clair, même pour un aveugle, comme on dit, qu'en ce qui concerne la prescience notre homme est diffamé par son historien, alors que, d'un autre point de vue, on pourrait le considérer comme un être généreux qui, autrefois, avant ses expériences, partageait volontiers l'accès au palais avec ses compagnons, y compris Euphratès, mais que sa querelle avec lui, par la suite, a poussé à en parler ainsi. Mon discours ne tend en aucune manière à accuser le personnage de diffamer Euphratès, qui était le plus distingué des philosophes de son temps, au point qu'encore maintenant ceux qui étudient la philosophie chantent ses louanges : ce qu'on pourrait tenir, si l'on voulait, pour le meilleur exemple de la calomnie contre Apollonius. En effet, si Euphratès avait été universellement reconnu pour un philosophe éminent, il serait à propos d'accuser Apollonius de haine, quand il dénonce les étranges performances de son rival (Euphratès), alors que ce dernier, qu'il attaque, se verrait chargé d'une mauvaise réputation pour n'avoir pas mené la vie qui convient à un philosophe.

34

Sixième livre de la Vie d'Apollonius. Prodiges chez les Gymnosophistes

Dans le sixième livre notre conteur de fables continue ses récits de miracles et conduit son héros, en même temps que ses compagnons, à dos de chameau, vers ceux qu'on appelle les Gymnosophistes d'Égypte. Là, sur l'injonction d'un de ces sages à un orme, on nous dit que l'arbre s'adresse à Apollonius d'une voix articulée et féminine, et c'est ce genre de choses que l'«Ami de la Vérité» nous demande de croire. Ensuite, il raconte une histoire de Pygmées qui vivent dans la partie supérieure du pays, d'Anthropophages et de Pieds d'Ombre, ainsi que celle d'un satyre enivré par Apollonius. De chez ces gens il revient en Grèce, où il renouvelle ses entretiens et ses prédictions à Titus; puis c'est un jeune homme mordu par un chien enragé qu'Apollonius délivre de son mal; et il avait en outre deviné quelle était l'âme enfermée dans le chien : c'était Amasis, un ancien roi d'Égypte; ainsi étendait-t-il sa philanthropie à un chien.

35

Les miracles d'Apollonius ont été accomplis avec le concours d'un démon

Tels sont donc les exploits d'Apollonius avant son procès mais il faut avoir à l'esprit tout au long de l'ouvrage cette constatation : même si l'on admet que l'auteur dit la vérité dans ses récits de miracles, il montre clairement que chacun d'eux n'a pu être accompli sans le concours d'un démon. Ainsi la prémonition qu'il a eue de la peste pourrait sembler exempte de magie, si elle était due à l'extrême légèreté et à la pureté de son régime, comme il le dit lui-même; mais il se peut aussi qu'il en ait obtenu le présage de ses relations avec un démon. En effet, tous les autres récits qui attribuent à sa prescience le discernement et la prédiction de l'avenir, peuvent être réfutés par mille arguments tirés de l'écrit même de Philostrate; cependant, là même où l'on accorderait que c'est la vérité, je dirais que c'est par un procédé magique, dû à un démon familier, qu'il a parfois, mais non toujours, saisi l'avenir. Ce qui le prouve clairement, c'est qu'il ne conservait pas le don de prophétie uniformément et dans tous les cas, mais très souvent restait dans l'incertitude et devait se renseigner à cause de son ignorance, ce qui ne lui serait pas arrivé s'il avait été doté d'un pouvoir divin. Quant à l'arrêt même de la peste, étant donné la tournure que prit le drame, on a déjà démontré que c'était une illusion, et rien de plus. Et l'âme d'Achille, aurait-elle traîné aux alentours de son propre monument, abandonnant son séjour dans les *Illes des Bienheureux*, selon la forme la plus courante, si ce n'était aussi d'un démon que l'apparition manifestait la présence ? Et le démon qui habitait, sans aucun doute, le jeune homme licencié, ou encore, l'empuse et la lamie qui jouaient, dit le récit, de mauvais tours à Ménippe, ce fut probablement par un démon plus fort qu'il les chassa; de même, le jeune homme à qui le chien enragé avait fait perdre l'esprit ainsi que le chien possédé, c'est par la même méthode qu'il les remit d'aplomb. Considère donc, je le répète, toute la série de ses miracles comme ayant été accomplis par l'entremise des démons. Quant à la résurrection de la jeune fille – ou respirait-elle encore, puisque, selon l'auteur, elle conservait une étincelle de vie et une vapeur sur le visage ? – il faut en exclure tout prodige. Impossible, en effet, comme je l'ai dit auparavant, qu'on ait pu passer sous silence un tel miracle, advenu en pleine Rome et tout près de l'Empereur.

36

Mille autres exemples peuvent illustrer le caractère invraisemblable de la Vie d'Apollonius

Il y a mille autres exemples qu'on peut tirer des mêmes livres, pour en corriger les contradictions et les incohérences le caractère mythique et miraculeux. Cependant, comme nous ne devons pas accorder un intérêt trop vif à l'histoire de ce personnage, puisque sa mémoire ne le met chez certains de nos contemporains ni, il s'en faut, au nombre des êtres divins, extraordinaires et merveilleux, ni même parmi les philosophes, contentons-nous de ce que nous avons dit, et passons maintenant au septième livre de sa biographie.

37

Septième livre de la Vie d'Apollonius. L'accusation de sorcellerie

Le personnage y est catégoriquement accusé de sorcellerie. Ensuite, comme le philosophe Démétrius essaie de le dissuader d'aller à Rome, il rejette cet avis en tenant ces propos pleins d'effronterie et de fatuité : «Pour moi, je sais plus de choses que la plupart des hommes, car je sais tout, mais je sais les choses que je sais les unes pour les hommes vertueux, les autres pour les sages, les autres pour moi-même, les autres pour les dieux.» Et pourtant, l'homme qui se vante en ces termes d'un savoir universel, voit, à mesure qu'il avance, son ignorance de certaines choses trahie par le récit lui-même. Ainsi, il fait déguiser Damis, qui, par crainte de la mort, veut dissimuler sa qualité de philosophe. Écoute, en tout cas, les arguments

que notre auteur emploie pour l'excuser : «Telle fut la raison pour laquelle Damis abandonna son vêtement pythagoricien,» et il assure que s'il le fit, ce ne fut point par lâcheté, «ni par repentir, mais parce qu'il approuvait un stratagème auquel il se soumit en raison des circonstances.»

38

Les quatre accusations contre Apollonius. Le miracle dans la prison

Là-dessus Philostrate expose quatre chefs d'accusation dont, à son avis, Apollonius peut facilement se défendre, et il reconnaît qu'il les a choisis parmi beaucoup d'autres; voici le premier : pour quelle raison ne portait-il pas le même vêtement que tout le monde ? le second : pourquoi les hommes le considéraient-ils comme un dieu ? le troisième : comment a-t-il été amené à prédire la peste aux Éphésiens ? et le dernier : au profit de qui est-il allé à la campagne dépecer l'enfant d'Arcadie ? C'est pour répondre à ces accusations que, selon lui, Apollonius a écrit son apologie. Mais auparavant il raconte qu'Apollonius a été jeté en prison, et quel miracle il y a opéré : à Damis qui était très peiné de l'infortune de son maître, celui-ci montra sa jambe spontanément délivrée de ses fers; puis, quand il l'eut réconforté de cette manière, il remit son pied dans sa première position. Après cela, Philostrate écrit qu'Apollonius passa en jugement devant l'empereur Domitien, qu'il fut acquitté des charges et qu'une fois acquitté, avec une curieuse inopportunité, me semble-t-il, il s'exclama dans le tribunal en ces termes : «Accorde-moi, s'il te plaît, la parole; sinon, envoie quelqu'un prendre mon corps, car pour l'âme, c'est impossible; ou plutôt tu ne saurais même pas prendre mon corps, Non, tu ne me tueras pas; je ne suis pas de ceux que te réserve le destin.» Ensuite, après cette déclaration fameuse, Philostrate nous dit qu'il disparut du tribunal, et c'est ainsi qu'il conclut la geste d'Apollonius.

39

Le miracle dans la prison était une illusion imposée par le démon familier d'Apollonius

A propos du miracle dans la prison qui était une illusion, à ce qu'il semble, imposée aux yeux de Damis par le démon familier d'Apollonius, notre auteur ajoute cette remarque : «Ce fut alors pour la première fois, nous dit Damis, qu'il comprit vraiment que la nature d'Apollonius était divine et supérieure à celle d'un homme. En effet, sans avoir offert de sacrifice – comment l'aurait-il pu dans une prison ? – sans avoir prié, sans avoir dit un seul mot, il avait pu rire de sa chaîne; puis, après avoir réintroduit sa jambe dans ses lions, il reprit son rôle de prisonnier.» Quant à moi, jamais je n'accuserais son disciple de stupidité, s'il estimait que le compagnon de toute sa vie, qu'il voyait accomplir ses miracles grâce à certains procédés magiques, ne se distinguait en rien de la nature humaine; mais maintenant encore, après un tel étalage d'activité miraculeuse, il ignore sa véritable nature, et le prenant pour un simple mortel, il est dans l'anxiété – non sans raison – et craint qu'il ne lui arrive quelque malheur contre sa volonté ! Et si c'est maintenant pour la première fois, après un si long commerce, qu'il comprend qu'Apollonius est dieu et supérieur à la nature humaine, il vaut la peine d'examiner la raison que l'auteur en apporte : Damis a vu qu'Apollonius avait fait ce miracle «sans avoir offert de sacrifice, sans avoir prié, sans avoir dit un seul mot mystérieux.» Ainsi donc les premiers miracles de cet homme étaient accomplis grâce à un procédé magique et c'est pourquoi ils n'ont frappé Damis ni de stupeur, ni d'étonnement; mais il est naturel qu'il ait éprouvé alors ces sentiments pour la première fois, à voir Apollonius accomplir quelque chose de surprenant, hors de ses habituelles performances. Quant au fantôme de la chaîne apparu à Damis et à la disparition d'Apollonius du tribunal, je pourrais alléguer les paroles mêmes d'Apollonius à Domitien. En effet, quand l'Empereur ordonna de le jeter aux fers, Apollonius, d'une façon tout à fait cohérente, argumenta à peu près ainsi : «Si tu me tiens pour un sorcier, comment m'enchaîneras-tu ? Et si tu m'enchaînes, comment prétendras-tu que je suis un sorcier ?» Assurément, on pourrait retourner cet argument contre lui de la façon suivante, en reprenant ses prémisses : si tu n'es pas un sorcier, comment ta jambe a-t-elle pu se libérer ? Et si elle s'est libérée, comment n'es-tu pas un sorcier ? Et si d'être mis aux fers l'empêche d'être un sorcier, alors le fait de s'en libérer prouve, selon son propre aveu, qu'il est vraiment un sorcier. Au surplus, si pour s'être laissé amener au tribunal, il n'était pas un sorcier, il s'est clairement manifesté comme un sorcier quand il s'est enfui de là et a échappé à la suite de l'Empereur, je veux dire aux porte-lances qui étaient là en cercle. Ainsi, à mon avis, l'argumentation suppose le fait et cherche à le pallier, quand elle prétend que ce miracle se produisit sans sacrifices, ni incantations, mais par quelque pouvoir indicible et surhumain.

40

Le don de prescience d'Apollonius

En fait il est inutile d'aller bien loin pour que nous soit offerte la preuve de sa vraie nature : aussitôt qu'un messager se présente et lui dit : «L'Empereur te délivre de tes chaînes, Apollonius, et te permet de demeurer dans une prison où l'on reste libre,» celui qui est supérieur aux autres hommes et prévoit le futur, «qui comprend le muet et entend même qui ne parle pas», est saisi, comme il est naturel, d'un tel transport de joie qu'il perd le don de prescience et demande : «Qui donc m'emmènera d'ici ?» et l'autre : «Moi, dit-il, suis-moi.»

41

Eusèbe ironise sur le même thème

Ensuite le plus divin des hommes compose très prudemment un discours pour sa défense, car il ignore que son empressement à l'écrire sera en pure perte. Il pense, en effet, que l'Empereur va écouter sa défense et, à l'intention de celui qui l'écouterait, il prépare son apologie de la manière la plus persuasive; mais l'autre, en refusant de l'attendre, rendit sa peine inutile. Écoute donc aussi ce qui en est la preuve : «Comme il avait composé un discours en mesurant sa défense au temps accordé par la clepsydre, et que le tyran le limitait aux questions que j'ai dites, je vais reproduire aussi ce discours.» Vois donc combien l'avenir échappait au tout-divin, quand il mettait tant d'empressement et de soin à proportionner son apologie au temps que lui accordait la clepsydre.

42

Apollonius est un prétentieux et un pseudo-sage

Mais nous ne devons pas, pour autant, négliger d'examiner en détail l'apologie qu'il a composée en vain, car elle contient, parmi beaucoup d'autres, des traits où il montre sa prétention quand il s'adresse à Domitien : ainsi quand il dit de Vespasien : «S'il t'a fait empereur, c'est moi qui l'ai fait tel.» Ciel ! Quelle fanfaronnade ! Ni le premier venu, ni même un véritable philosophe et qui serait supérieur au reste de l'humanité, n'aurait ainsi plastronné sans encourir, auprès des gens sensés, l'accusation de démence. Ensuite, il essaie de se libérer du soupçon qui pèse sur lui et dit ceci des sorciers : «Eh bien, je prétends que les sorciers sont des pseudo-sages, car avec eux, l'irréel devient réel et le réel devient incroyable.» On peut donc apprendre du traité dans son ensemble et des épisodes exposés tour à tour s'il faut ranger Apollonius parmi les dieux et les philosophes ou parmi les sorciers : il suffit de considérer à la fois ce qu'il a dit lui-même des sorciers et des faux sages et ce qu'a révélé sa propre histoire. En effet, quand des chênes et des ormes parlent d'une voix articulée et féminine, quand des trépieds se meuvent de leur propre mouvement, quand des serviteurs de bronze servent à table, quand des jarres sont pleines de pluies et de vents, quand on représente de l'eau sulfureuse et tous les autres phénomènes de ce genre chez ceux qu'il tient pour des dieux, n'hésitant pas de plus à les appeler ses maîtres, qui d'autre tout cela pourrait-il caractériser sinon ces gens «qui montrent l'irréel comme réel et le réel comme incroyable» ? En les appelant lui-même sorciers, il montre qu'ils sont des pseudo-sages. En conséquence, ou bien : sur la foi de tels récits cet homme divin, doté de toutes les vertus et chéri des dieux, qui s'est couronné du prix de la sagesse, pourrait être vraiment jugé plus divin que Pythagore lui-même et tous ses successeurs, et beaucoup plus favorisé qu'eux par la fortune ou bien au contraire, il sera convaincu de pseudo-sagesse et remportera la palme de la scélérate. »

43

Méditation d'Apollonius sur le pouvoir des Moires

Au surplus, il nous dit dans son écrit qu'il a médité en Ionie sur le pouvoir des Moires et enseigné que les destinées qu'elles filent sont immuables au point que, si elles décidaient d'attribuer à quelqu'un un royaume qui appartenait déjà à un autre, même celui-ci ne pourrait tuer son rival de peur d'être détrôné un jour par lui : le mort reviendrait à la vie pour accomplir les décrets des Moires. Et il ajoute en propres termes : «S'il est écrit qu'un homme deviendra charpentier, cet homme-là, lui couperait-on les deux mains, deviendra charpentier; celui qui doit remporter le prix de la course à Olympie, celui-là, même s'il se casse la jambe, ne manquera pas la victoire; et si les Moires ont accordé à quelqu'un d'être un bon archer cet homme perdrait-il la vue, n'en atteindra pas moins le but.» C'est ainsi qu'il flatte le souverain ajoutant : «Lorsque je parlais de l'histoire des rois, j'avais dans l'esprit les Acrisios, les Laïos, le Mède Astyage et beaucoup d'autres qui avaient pensé affermir solidement leur pouvoir, en croyant faire périr les uns leurs enfants, les autres les descendants de leurs enfants : ils furent détrônés par eux quand

ceux-ci eurent grandi, et, sortis de l'ombre conformément au destin, se furent dressés contre eux. Et si j'inclinai à la flatterie, j'aurais dit que je songeais à ta propre histoire, quand tu étais assiégé par Vitellius, que le temple de Zeus était incendié sur les hauteurs de la Ville, et que l'Empereur prétendait sa fortune assurée si tu ne lui échappais pas – tu n'étais pourtant encore qu'un tout jeune homme, et non ce que tu es maintenant – et cependant, parce que les Moires en décidaient autrement, il périt avec ses desseins, et toi, tu possèdes maintenant ce qui était à lui. Mais comme j'ai en horreur les complaisances de la flatterie, qui me semblent contraires à la fois à la juste cadence et à la bonne harmonie, coupons cette corde à ma lyre et figure-toi que je ne pensais pas du tout à ton sort.» Dans ces lignes, c'est le portrait à la fois d'un flatteur, d'un menteur et de rien moins qu'un philosophe, que nous trace ce traité écrit pour la défense de la vérité : après avoir commencé par attaquer ainsi Domitien, cet homme aux nobles sentiments le flatte maintenant et prétend que ses théories ioniennes sur les Moires et la fatalité n'étaient nullement dirigées contre lui, mais plutôt émises en sa faveur.

Reprends donc ton histoire, mon cher auteur, et après avoir dissipé ton ivresse, lis d'une voix claire et amie de la vérité, sans rien dissimuler, ce que tu as écrit précédemment : comment, alors qu'il se trouvait à Éphèse, «Apollonius s'efforça de détacher de Domitien ces hommes et les encouragea à défendre le salut commun; et comme il pensait que les relations épistolaires étaient dangereuses pour eux, il prenait tantôt l'un, tantôt l'autre parmi les plus discrets de ses compagnons, et leur disait : *Je te confie un grand secret : il te faut aller à Rome, chez un tel et un tel, et lui parler*»; et «il discourait sur les Moires et la fatalité, et développait son propos en disant que même les tyrans n'étaient pas capables de faire violence aux Moires;» et comment, «attirant l'attention des assistants sur une statue en bronze de Domitien, qui se trouvait près du Mèlès, *Insensé*, dit-il, *quelle idée fausse tu te fais des Moires et de la fatalité ! Celui dont le destin est de régner après toi, tu aurais beau le mettre à mort, il revivra.*» L'homme qui, après de tels propos, flatte le tyran et prétend avec cynisme que rien de ce qu'il a dit n'était dirigé contre lui, comment ne pas l'accuser de toute sorte de perversité et vilénie, à moins par hasard de tenir pour des menteurs qui diffament leur héros, et non pour des historiens véridiques, les hommes qui ont transmis ces récits à la mémoire ? Et n'est-ce pas dans l'«Ami de la Vérité» qu'on trouve «ces hommes des plus cultivés et respectueux de la vérité, le philosophe Darois qui a même passé sa vie avec l'homme en question et Philostrate l'Athénien »? Car ce sont eux qui présentent ces faits, eux qui sont clairement convaincus par la lumière de la vérité de se contredire eux-mêmes, d'être de vrais vantards, et que leurs inconséquences dénoncent comme de parfaits menteurs, des hommes sans culture et des charlatans !

44

Les gens de Lébadée tiennent Apollonius pour un sorcier. La montée au ciel» d'Apollonius

Après tout cela, il raconte qu'Apollonius au sortir du tribunal, voulut descendre dans l'ancre de Trophonios à Lébadée, et que les gens du pays ne le laissèrent pas faire, car ils le regardaient eux aussi comme un sorcier. Assurément, il est légitime qu'on soit dans l'embarras quand on compare à cela les premiers passages de l'ouvrage de Philostrate, où il se montre embarrassé qu'on regarde Apollonius pour ces faits mêmes comme un sorcier, et s'en étonne en disant qu'«Empédocle, Pythagore et Démocrite ont fréquenté les mêmes mages sans qu'on en ait encore fait des adeptes de cet art; Platon aussi a beaucoup emprunté aux prêtres et aux prophètes d'Égypte, et a mêlé leurs idées à ses propres doctrines, sans être aucunement considéré par certains comme un magicien; mais lui, les hommes refusent encore de reconnaître qu'il était inspiré par la véritable sagesse, et le tiennent pour un magicien, parce qu'il a fréquenté les mages de Babylone, les Brahmanes de l'Inde et les Gymnosophistes d'Égypte.» Eh ! toi, quelle réponse lui donnerons-nous donc ? Qu'a donc accompli de tel ton héros, pour que lui seul soit considéré depuis longtemps et jusqu'à maintenant comme un sorcier, à la différence de ces grands hommes qui, bien qu'ayant été les disciples, comme tu le reconnais, des mêmes maîtres que lui, se sont distingués dès l'époque où l'on apprenait à les connaître, et ont légué à la postérité le meilleur de leur philosophie dont on vante encore les louanges, à moins que par hasard il ne se voie accuser formellement par les gens sensés de pratiques illicites ? Par exemple il y a encore parmi nos contemporains des gens qui disent avoir trouvé des procédés magiques dédiés au nom de cet homme; mais pour moi, il ne me plaît pas de leur prêter attention. Toutefois, quant à la mort du personnage, bien que Philostrate suive les récits des écrivains précédents, il déclare qu'il ne sait rien de la vérité, car dit-il, certains racontent qu'il est mort à Éphèse, les autres à Lindos au temple d'Athéna, d'autres en Crète, et après avoir répandu de tels doutes sur sa mort, Philostrate veut qu'il soit allé au ciel avec son corps. En effet, dit-il, après qu'il se fut précipité dans le temple, les portes se fermèrent et de l'intérieur vint un chant étrange d'un chœur

de jeunes filles; voici ce qu'elles chantaient : «Viens, viens vers le ciel, viens !» Il dit qu'il n'a encore rencontré ni tombeau ni cénotaphe de cet homme, bien qu'il ait parcouru, à ce qu'il affirme, toute la terre, et il voudrait faire croire que cet homme n'a absolument pas tâté de la mort, car auparavant, alors qu'il débattait de la manière dont Apollonius était mort, il dit : «Si toutefois il mourut,» et, plus loin, il déclare expressément qu'il est allé au ciel. Et c'est précisément parce qu'il était tel que, selon Philostrate dès le prologue de tout l'ouvrage, il s'est adonné à la philosophie de façon plus divine que Pythagore et Empédocle.

45

Condamnation des théories d'Apollonius sur le déterminisme astrologique

Cependant, quoique notre propos atteigne ici ses limites, distinguons, si tu le permets, quelques points concernant les Moires et le destin, de façon à déterminer ce qui est la pensée fondamentale de son ouvrage, quand il élimine notre responsabilité et lui substitue la fatalité, le destin et les Moires : de cette façon, nous corrigerons définitivement la fausseté des opinions qu'a professées le personnage. Si donc, selon les raisons de la vraie philosophie, toute âme est immortelle, car ce qui se meut toujours est immortel, tandis que ce qui, moteur d'autre chose, est mû aussi par autre chose, en admettant une cessation de mouvement, admet une cessation de vie, et si c'est l'auteur du choix qui est en cause, alors que la divinité est hors de cause, quelle raison y aurait-il de conclure que c'est contre sa volonté, et non par son propre choix, à la manière d'un corps sans âme mis en mouvement par quelque force externe, et comme une marionnette tirée ici et là, que la nature qui est toujours en mouvement est mise en action, sans jamais rien exécuter de sa propre initiative et de son propre mouvement, et sans pouvoir s'imputer à elle-même la responsabilité de ses actions ? Ainsi, quand elle s'adonnait à la philosophie, elle n'était pas digne de louange, ni inversement, blâmable si elle était pleine de vice et de méchanceté ? Pourquoi donc, mon bon, t'en prendre à Euphratès et le blâmer, si ce n'est pas de lui-même, mais poussé par le destin, qu'il se livrait au profit, comme toi tu le prétends, et négligeait la philosophie ? Et pourquoi insulter les sorciers, en les traitant de pseudo-sages, s'ils sont entraînés par les Moires, comme tu le penses, à leur misérable vie ? Pourquoi parler sottement de vice, et condamner injustement quelque méchant homme, si c'est la fatalité qui le pousse à remplir le terme fixé par le destin ? Comme, à l'inverse, de quel droit t'intituler avec emphase disciple de Pythagore, ce maître admirable, et ne cesser de louer un homme qui était le jouet des Moires, au lieu d'être un amoureux de la philosophie ? Quant à Phraotès et à larchas, les Sages indiens, pourquoi leur as-tu accordé plutôt la réputation d'être divins, si la gloire qu'ils ont acquise par leur culture et leur vertu ne leur était pas propre ? De même pour Néron et Domitien, pourquoi ne pas attribuer aux Moires et à la fatalité leur arrogance débridée, et absoudre ces hommes de toute responsabilité et de tout blâme ? Mais si, comme tu le dis, un homme destiné à être coureur ou archer ou charpentier, ne peut qu'être ainsi, de même, si quelqu'un qui est sorcier par ses dispositions est destiné à se manifester comme un magicien, un meurtrier, un méchant homme et un vaurien, à coup sûr, il finira par être tel sous l'effet de la fatalité. Pourquoi donc errer çà et là pour prêcher la vertu à ceux qui sont incapables de se corriger ? Ou pourquoi blâmer ceux qui doivent à la destinée, et non à leur propre choix, d'être des monstres ? Pourquoi encore, si tu étais destiné, toi qui es de nature divine, à surpasser la gloire des rois, fréquentais-tu les écoles des maîtres et des philosophes, et te mettais-tu en peine des Arabes, des mages de Babylone et des sages des Indes ? Car, dans tous les cas, c'est certain, même sans rapport avec ces gens-là, les décrets des Moires devaient s'accomplir pour toi. Et pourquoi jeter en vain, devant ceux que tu considères comme des dieux, tes gâteaux de miel et ton encens, et sous prétexte de piété, t'empresser d'encourager tes compagnons à la pratique des prières ? Et toi-même, quand tu pries, que demandes-tu aux dieux, puisque tu admetts qu'eux aussi sont soumis au destin ? En vérité tu devrais faire table rase de tous les autres dieux, puis sacrifier seulement à la Fatalité et aux Moires, et honorer le Destin plutôt que Zeus lui-même. Ainsi il n'y aurait plus de dieux pour toi, et à juste titre, puisqu'ils ne sont capables en rien d'aider les hommes ? De plus, s'il était arrêté que les citoyens d'Éphèse seraient affligés de la peste, pourquoi décides-tu le contraire et essaies-tu de contrecarrer le destin ? Ou plutôt comment as-tu pu l'emporter sur la Moire, comme si tu avais élevé un trophée sur elle ? Et si la trame de Clotho avait atteint son terme dans le cas de la jeune fille, pourquoi, après sa mort, avoir recommencé et rattaché le fil sur le fuseau en te manifestant comme son sauveur ? Mais peut-être les Moires te poussaient-elles toi-même à ces actions.

Les miracles d'Apollonius ne sont dus qu'à la fatalité

Tu ne pourras prétendre que c'était en considération de tes mérites, tant s'en faut, toi qui, avant de passer dans ton corps actuel, faisais toi-même partie, selon tes dires, de ceux qui vivent sur la mer et les flots; c'était en vertu de la fatalité, comme il ne pouvait en être autrement. Par conséquent, tu n'es merveilleux, ni dans ta naissance et les premiers temps de ta vie, ni dans tes années de formation générale, ni dans ta sage conduite à la fleur de l'âge, ni dans ton entraînement philosophique : c'était une contrainte des Moires qui te conduisait aussi à Babylone, et c'est comme poussé que tu fréquentais les sages de l'Inde. Et ce n'est pas ton propre choix, ni le désir de la philosophie, mais la Moire qui te conduisait par la contrainte vers les Gymnosophistes égyptiens, à Gadès et aux colonnes d'Hercule, et qui t'obligeait à errer sur l'océan, l'oriental comme l'occidental, et avec ses fuseaux, à tourner vainement en rond. Et si l'on disait qu'Apollonius acquérait ainsi la sagesse, c'est la Moire qui en était responsable, et l'on ne devrait plus compter notre héros parmi les fervents du savoir, ni admirer, avec quelque raison, une philosophie qui lui a été transmise non pas selon sa volonté, mais selon la fatalité. Et il faudrait placer sur le même plan, si on l'en croit, Pythagore lui-même et quelque esclave monstrueux et méprisable, Socrate lui-même qui est mort pour la philosophie et ceux qui l'ont accusé et jugé digne de mort, Diogène et la jeunesse d'Athènes; d'un mot, l'homme le plus sage ne différerait pas du plus insensé, le plus injuste du plus juste, le débauché du plus tempérant, le plus lâche du plus courageux, puisque tous, on l'a montré, sont les jouets du destin et des Moires.

Liberté et responsabilité de l'homme dans le plan divin

Cependant, le héraut de la vérité élèvera la voix contre ces arguments : «Eh ! hommes, dit-il, race mortelle et périssable, où vous laissez-vous donc emporter, après avoir bu la coupe sans mélange de l'ignorance ? Arrêtez-vous enfin, dissipez votre ivresse et en levant les yeux de l'intelligence, regardez la figure vénérable de la vérité. Il n'est pas de règle que la vérité soit en conflit et en contradiction avec elle-même, ni que deux faits opposés surgissent d'une seule et même cause. La Providence de Dieu dominant toutes choses, des lois divines régissent l'univers et le caractère propre de l'âme humaine fait l'homme souverain et juge, guide et seigneur de lui-même; et elle lui apprend, par l'intermédiaire des lois de la nature et des doctrines des philosophes, que parmi les choses qui existent, certaines dépendent de nous, les autres, non : dépendent de nous toutes celles qui viennent à l'existence en accord avec notre volonté et notre action, et celles-ci sont par nature libres, sans empêchement et sans entrave; mais celles qui ne dépendent pas de nous sont sans valeur asservies, restreintes, étrangères : elles concernent notre corps et les objets extérieurs, qui sont à la fois sans vie et sans raison, et ont une substance totalement étrangère à la nature propre de l'être vivant raisonnable; quant aux choses qui dépendent de nous, chaque homme possède dans sa volonté même une impulsion vers l'un des deux vertu ou vice. Et tandis que le principe qui gouverne et guide l'univers tend à son but parmi les révolutions de la nature, il a toujours à sa suite la Justice qui venge les infractions à la loi divine, mais, des mobiles qui nous poussent à agir, ce ne sont ni les Moires, ni le destin ni la fatalité qui sont causes : c'est l'auteur du choix qui est en cause, la divinité est hors de cause.»

Condamnation définitive d'Apollonius

Si donc quelqu'un avait l'audace de combattre l'idée que nous sommes responsables, qu'il ne se cache pas; qu'il proclame ouvertement son athéisme, affirmant qu'il ne reconnaît ni Providence, ni Dieu, ni rien autre que les Moires et la fatalité; et qu'en outre il énumère nu-tête les conséquences de ces doctrines : que personne dans notre humanité n'est par nature ni sage, ni fou, ni juste, ni injuste, ni vertueux, ni vicieux, ni imposteur, ni divin qu'il n'y a ni philosophie, ni éducation, en un mot aucune sorte d'art, ni de science; qu'il n'attribue à nul autre une nature bonne ou mauvaise, mais admette qu'absolument tout est entraîné dans un tourbillon par la fatalité et les fuseaux des Moires. Oui certes, qu'un tel homme soit dénoncé comme athée et impie au tribunal des hommes pieux et des philosophes. Et si, sous le couvert d'autres propos, quelqu'un se hasardait à juger autrement de la Providence et des dieux, et se faisait en outre le héraut de la Moire et du destin – soutenant ainsi des opinions qui se heurtent et s'opposent – qu'on l'inscrive parmi les insensés et qu'il paie le châtement de sa folie. Voilà ce qu'il en est. Si, après cela, il y avait encore des gens pour vouloir inscrire cet homme dans les écoles des philosophes, il sera dit que s'ils parvenaient à le purifier de la souillure venue d'ailleurs, bien plus, du déguisement dans lequel cet écrit l'a empêtré, aucune objection ne leur serait opposée. Mais

si quelqu'un, outrepassant les limites de la vérité, tentait de le déifier comme aucun autre philosophe ne l'a été, il l'accablerait à la lettre, quoique à son insu, sous l'accusation de sorcellerie, car ces récits inventés à la manière des sophistes ne peuvent, me semble-t-il, qu'accuser le personnage et le laisser exposé auprès des gens sensés à cette terrible accusation.